

## Mistigri

Cécile-Marie Hadrien

Number 148, February 2016

La Rue

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/81153ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Moebius

### ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this article

Hadrien, C.-M. (2016). Mistigri. *Moebius*, (148), 107–114.

## CÉCILE-MARIE HADRIEN

### *Mistigri*

C'était l'époque où on comptait encore en francs. Et c'est elle qui a commencé, même si aujourd'hui il t'arrive d'en douter. Elle voulait peut-être te demander quelque chose. Ou tu lui rappelais quelqu'un qu'elle avait connu dans sa vie d'avant. Comment savoir ? Elle avait eu une autre vie avant celle-ci. Elle n'était pas née dans la rue. Des événements, des drames s'étaient produits, sa chance avait tourné, elle avait tout perdu et s'était retrouvée dans l'entrée du parking souterrain d'un immeuble désaffecté avec d'autres comme elle. En rentrant du travail le soir, tu les voyais installés sur des cartons, avec toutes leurs affaires dans des sacs et des caddies à roulettes. Les jours les plus froids, ils faisaient du feu. Une fois, l'un d'eux t'a surprise et effrayée.

Tu venais d'arriver à Paris. Tu ne connaissais pas encore le quartier et dans la journée, ils n'étaient pas souvent là. Ils ne laissaient que leurs cartons, emportant le reste avec eux. Comme tu descendais la rue des Cascades et passais devant l'entrée obscure d'un parking souterrain, tu as deviné un mouvement : des taches plus claires remuaient dans l'ombre. Inquiète, tu allais traverser quand un homme s'est jeté devant toi en écartant les bras. Si près que tu sentais l'odeur infecte de sa bouche. Pour l'éviter, tu t'es glissée entre les voitures stationnées et tu as couru sur la chaussée. Un gros rire a troué le calme de la nuit. L'homme était trop ivre pour te rattraper et n'en avait sans doute jamais eu l'intention. C'est son rire qui t'a pourchassée et rendue honteuse, sans que tu comprennes pourquoi. Honteuse d'avoir eu peur, de l'avoir fui mais aussi, de n'avoir pas pu éviter de respirer son haleine qui empestait, honteuse

de t'être sentie, à l'instant de cette confrontation, à la fois trop proche et trop loin de lui. Tu n'arrivais plus à te défaire de ce rire d'homme ivre.

Les jours suivants, tu aurais pu passer par d'autres rues, consentir à un détour minime pour éviter une autre rencontre. Mais tu es repassée là, prenant soin de rester sur l'autre trottoir. Tu ne voulais pas céder à la peur et aussi, ces gens de la rue t'attiraient : leur vie étrange dans l'entrée du parking, lieu de passage où plus personne ne passait, était en marge de la vie ordinaire. Ils survivaient en se cachant, en mangeant ce qui leur tombait sous la main. Ils s'endormaient serrés pour se tenir chaud et se chamaillaient fréquemment. En les observant de loin, tu t'interrogeais sans fin sur ce qui vous séparait, toi et eux. La frontière était-elle si précise que tu puisses te croire définitivement prémunie contre cette dérive qui était la leur ? Pourtant, tu avais un emploi, au moins à temps partiel. Tu gagnais de quoi manger correctement et te loger. Arrivée depuis peu à Paris, tu ne connaissais personne mais tu étais habituée à cette indigence relationnelle. Avant, tu étais seule chez ta mère. Maintenant, tu étais seule dans les rues de Paris, seule à ton travail, seule en allant acheter ton pain, seule chez toi, le soir. Tu vivais entourée d'une multitude de gens mais la densité de ta solitude n'avait pas varié. Rares étaient les autres avec qui tu désirais entrer en contact et selon toi, ces gens qui vivaient là, réfugiés dans l'ombre du garage, ne se regroupaient, comme les rats, que pour augmenter leurs chances de survie. Chaque fois que tu descendais la rue des Cascades, tu mesurais ce qui te différençait d'eux : un emploi précaire, un studio et la largeur d'une rue. Si peu en vérité !

Parmi eux, il y avait une femme. Un des hommes du groupe l'interpella au moment où tu passais :

— Aaaaah, Loredana !

Était-elle la femme de cet homme ? Elle avait l'air de n'être là pour personne. L'incongruité de ce prénom délicat, associé à un être si dépourvu de féminité te heurta. Son corps était perdu sous une multitude de vêtements superposés qu'elle n'ôtait jamais. Loredana puait, et tu n'aurais pas su dire si elle avait trente ans ou cinquante. Son odeur t'assaillit le jour où elle te frôla, rue des Pyrénées. Bien sûr,

son pas chancelant d'ivrogne aurait pu te laisser douter que c'était délibéré mais trois jours après, il se produisit un autre incident.

Tu la vis venir de loin. Elle remontait la rue de Ménilmontant sans te prêter attention. Elle marchait pieds nus et paraissait ivre. Quelques mètres derrière elle, venait l'homme qui t'avait effrayée le premier soir. Était-il là pour veiller sur elle? Au moment de te croiser, elle se déporta soudain vers toi, te bouscula et t'apostropha :

— Hé! Mistigri! Il est pas que pour toi, le trottoir!

Un instant, elle te regarda fixement en plein visage et le sien te parut étrange, plus émacié qu'à l'ordinaire. L'avais-tu vraiment regardé jusqu'à ce jour? Sa peau hâlée était marquée sous l'œil gauche d'une boursouffure plus brune, une ancienne cicatrice semblable à une scarification rituelle. Ses cheveux noirs étaient semés de fils blancs plus épais. Ce surnom, Mistigri, te fit presque sourire. Voulait-elle dire : Mistinguett? Le regard de Loredana se fit vague. Elle s'éloignait déjà, et l'homme à sa suite. Ce fut la seule fois où elle t'adressa la parole mais ce surnom ridicule se présentait à ton esprit chaque fois que tu la rencontrais. Pour elle et pour elle seule, tu étais Mistigri et tu le resterais. Tu rentras chez toi en reniflant ta manche gauche, qui s'était frottée au moment de la collision contre ses vêtements répugnants.

Après de violentes altercations, le groupe finit par se dissoudre. Ne restait avec Loredana, dans l'entrée du parking, que l'un des hommes, le plus jeune. Il était mal en point et passait l'essentiel de son temps allongé. Mais Loredana redoublait d'activité. On la voyait partout et, au début, tu ne remarquas pas qu'elle te suivait. Une femme entre deux âges à l'allure bénigne de ménagère te prévint, alors que tu entrais dans la droguerie de la rue des Pyrénées :

— Faites attention! Elle en a après vous.

Loredana était derrière toi, à quelques mètres, dans son vieil imperméable d'homme grisâtre. Elle fouillait sans entrain un tas d'objets déposés sur le trottoir. La ménagère continuait ses mises en garde :

— Elle est dangereuse, c'est une malade. Ça fait longtemps que je la connais, qu'elle traîne par ici. Elle en veut à votre jeunesse. Je vous dis : méfiez-vous!

Sans répondre, tu t'écartas pour entrer dans la drogue-rie.

À partir de ce moment-là, tu ne fus plus vraiment seule. Ton emploi à temps partiel te laissait de longs moments d'oisiveté. Tu avais fini de rafraîchir ton studio et l'ennui mais aussi la curiosité pour ce quartier où tu vivais, avec ces rues en pente, ces maisons sales, ces escaliers surprise et ces squares minuscules te poussaient dehors. Tu marchais au hasard mais tes pas te ramenaient automatiquement vers la rue des Cascades. Tu scrutais la pénombre immobile du parking. Dans la journée, Loredana était ailleurs : elle pouvait être n'importe où. Sa proximité te confrontait à tes propres incertitudes, à tes peurs, à quelque chose en toi d'instable, de non fixé et de perpétuellement menacé. Que sa présence soit avérée ou non, Loredana devint une instance de ton quotidien. Tu te donnais des prétextes futiles pour ressortir : l'allongement des jours, une baguette à acheter, une lessive à faire à la laverie. Tu sortais parfois la nuit. L'enjeu était de la deviner derrière toi, t'emboîtant le pas, même si cela restait le plus souvent une supposition. Il t'arrivait aussi de la chercher activement, et tu exécutais alors de multiples détours, des boucles compliquées dans le but de la surprendre. Tu reconnaissais entre toutes sa silhouette un peu massive. Si des jours passaient sans que tu la rencontres, tu étais persuadée de partager avec elle un accord tacite auquel elle aurait failli. Il t'arriva plusieurs fois de rêver d'elle : elle te parlait de nouveau et même si votre conversation n'avait aucun sens, elle faisait se lever en toi des sentiments troubles.

Pourtant, Loredana n'était jamais là où tu l'attendais et quand par hasard, en te retournant, tu la découvrais bien réelle, campée dans une encoignure de porte ou se hâtant derrière toi, tu te surprénais à la détester et à la craindre comme tu n'avais jamais détesté ni craindre personne au monde. C'est ce sentiment excessif qui te poussait à toute heure hors de ton studio. Jouer à cache-cache avec Loredana t'était devenu aussi indispensable qu'à d'autres les jeux vidéo ou l'alcool.

Tu étais arrivée à Paris en janvier, avec un BTS<sup>1</sup> de bureautique. On t'avait proposé un emploi mal payé dans un centre d'accueil destiné aux étudiants anglo-saxons à la

recherche d'un logement. Tu n'avais pas cherché davantage. À l'époque, les procédures n'étaient que rarement informatisées et on t'avait affectée au classement et à la mise à jour des fiches. Ce travail t'ennuyait mais tu n'en imaginais pas d'autre. Pour que le temps passe plus vite, tu t'astreignais à lire les fiches dans le détail: *Chambre chez l'habitant, SDB et cuisine à partager, 450 F, eau + EDF compris. Écrire à M. Wertzen / Studette 12m<sup>2</sup>, douche, kitchenette, très clair, 5<sup>e</sup> ét. sans ascenseur, 650 F toutes charges comprises. Contacter Mme Loing...* Le défilé de ces informations anodines te distrait et tu te représentais madame Loing, monsieur Wertzen ainsi que tous les jeunes gens qui emménageraient dans ces logements minuscules. Pour finir, ceux qui se présentaient pour être mis en contact avec les propriétaires ne ressemblaient jamais à tes locataires imaginaires et tu étais déçue. Tu attendais le soir pour reprendre le métro en direction de ton quartier. Loredana serait quelque part, à te guetter, entichée de toi d'une manière inconcevable et inquiétante. La pensée de cette femme ne te quittait plus. Personne n'a jamais rien su de tes préoccupations. Tu en avais honte, comme d'un penchant immoral.

Le jeune qui vivait dans l'entrée du parking avec Loredana disparut du jour au lendemain. Était-il parti chercher un meilleur refuge? À la mi-juillet, Loredana disparut elle aussi. Des palissades furent installées autour de l'immeuble, empiétant sur le trottoir. Un affichage annonça des travaux de rénovation. Le parking n'était plus accessible. Mais Loredana était attachée à ce quartier où elle avait ses habitudes: elle reviendrait. Tu l'attendis. Et le reste de l'été te sembla une immensité morne et sans limites. Tu t'éloignais peu de ton quartier, sinon pour te rendre à ton travail ou au parc des Buttes Chaumont: tu t'y installais à l'ombre avec un livre, sans parvenir à te concentrer. Tu attendais le soir. La vie te paraissait dénuée de poids, de texture. Tu aurais pu disparaître. Qui s'en serait soucié à part ta mère? On t'aurait remplacée par un autre employé précaire, un autre locataire qui aurait entrepris de repeindre le studio: les taches de moisissures étaient réapparues depuis peu. Le centre d'accueil ferma une semaine en août. Tu partis rendre visite à ta mère.

En septembre, une collègue avec qui tu déjeunais parfois proposa de te sous-louer une chambre dans son appartement, rue de la Grange-aux-Belles. Tu t'étais plainte devant elle de l'exiguïté de ton studio et des taches de moisissures. Tu envisageas de déménager mais tes hésitations l'emportèrent : tu craignais de partager l'intimité d'une autre : une salle de bain, un salon et pire que tout, un réfrigérateur. Tu n'étais pas prête. Cependant, t'être projetée dans cette situation nouvelle, savoir que d'autres occasions se présenteraient, que tu ne vivrais pas éternellement seule, te donna une illusion de vie sociale. Tu oubliais Loredana.

Puis tu l'aperçus dans un couloir de la station République et sans pouvoir t'en empêcher, la suivis jusqu'à Strasbourg – Saint-Denis. Mais cette filature ne te procura aucune émotion. Il ne te restait que la culpabilité vague de la voir si isolée quand tu étais toi-même moins seule, depuis que cette collègue plus âgée avait de la considération pour toi et te proposait, de loin et loin, une sortie nocturne.

Des gens vinrent se réinstaller dans l'entrée du garage. L'immeuble était en chantier mais les travaux s'étaient interrompus après quelques semaines et les palissades avaient été vandalisées. Tu évitais désormais la rue des Cascades. Le froid arriva d'un coup et ceux de la rue en souffrirent. Un homme fut retrouvé mort d'hypothermie dans Paris.

Tu revis Loredana en décembre près de la gare Saint-Lazare et ce fut la dernière fois : elle était assise sur une grille qui soufflait de l'air chaud. À deux rues de là, les vitrines de Noël étaient emplies d'automates qui singeaient la joie des Fêtes. Tu voulus t'approcher d'elle pour lui donner une pièce de dix francs. Ta mère ne t'avait-elle pas seriné qu'à Noël, il fallait donner et ne pas se contenter de recevoir ? Tu restas un moment immobile, indécise, à souffler dans l'air froid. Ta bouche formait de petits nuages qui se résorbaient aussitôt. Tu pensais à ton surnom : Mistigri, et à la façon dont Loredana te l'avait lancé en passant, avec sa rudesse un peu gouailleuse, à la façon aussi dont tu l'avais reçu, comme une aumône, en ces jours où tu ne comptais sur personne, où personne ne comptait sur toi.

Loredana ne t'avait pas remarquée et se balançait lentement d'avant en arrière sur la grille, l'air absent. Elle se berçait. Plus loin, un homme grillait des marrons et une

odeur piquante de fumée te parvint. Cela te rappela les rues de Saulnières, le village où tu avais grandi et où ta mère vivait toujours, près de Dreux. À Paris, l'air ne sentait rien, sinon les gaz d'échappement. Mais tu n'avais pas envie de rentrer à Saulnière pour Noël et de respirer encore l'odeur des feux qui brûlaient dans ces maisons où vous n'étiez, ta mère et toi, que rarement accueillies. Noël était pour toi un jour sans ardeur.

Tu t'éloignas à reculons de l'endroit où Loredana, cette femme au corps invisible recouvert en toute saison des mêmes vêtements malodorants, se balançait toujours. Dix francs de plus ou de moins n'y changeraient rien. Plus que tout, tu craignais de voir l'indifférence dans son regard. Tu préférerais garder précieusement ce Mistigri avec lequel elle t'avait ferrée et entraînée un moment dans son sillage.

---

1. BTS: Brevet de technicien supérieur.



